

P. X. LEMAITRE, Compositeur - Ottawa - 1896

LE **FOYER DES FAMILLES** ILLUSTRÉ

PARAISSANT CHAQUE SEMAINE



Voulez-vous être baronne de FAUSTINIÈRES ?



LES VOLEURS DU GRAND MONDE
 (PAR PONSON DU TERRAIL)

A MORISSETTE DES GRAV

Le Foyer des Familles Illustré

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contiendra les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

ABONNEMENT,

Un an, \$2.50. - - - Six mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMERO, 5 CENTIMS

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les vendredis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

C. A. MARCHAND,

EDITEUR-PROPRIÉTAIRE,

38 Cote St. Lambert, Montréal.

NUMÉRO SPECIAL ET LIMITÉ

MONTRÉAL, 23 OCTOBRE 1891.

LES VOLEURS DU GRAND MONDE

PROLOGUE

Cartahut ou la Barque Fantome

I

DANS LEQUEL ON FAIT CONNAISSANCE AVEC M^{LE} OLYMPE, LE VIEUX CABESTAN ET MÉRIADÉC, ET OU IL EST PARLÉ DE CARTAHUT.

Le café des Trois Ancres était plein de monde, un soir d'août, sur la place Duguay-Trouin, à Saint-Malo.

Le café des Trois-Ancres était le rendez-vous de la marine, et on y parlait des deux mondes, absolument comme sur le boulevard Montmartre on cause du théâtre des Variétés, du Gymnase et de la Porte-Saint-Martin.

Il y avait un peu de tout dans ce café : des bourgeois de la ville et des capitaines au long cours, des armateurs et des Parisiens qui étaient venus prendre les bains de mer.

Le matelot y coudoyait l'officier, et on y voyait même

des gens de la noblesse, comme on dit en province, par exemple, M. Lucien de Gonidec, et son cousin le baron de Faustinières, qui étaient tous les deux la fleur des pois de la ville et causaient des ravages infinis dans le beau sexe.

Ce soir-là, — il n'était pas nuit encore, — une grande nouvelle circulait de bouche en bouche.

Le trois-mâts *la Belle-Héloïse*, capitaine Mengot, second Cartahut, avait été signalé par le sémaphore, et il était probable qu'il entrerait le lendemain matin, à marée haute, dans le port.

C'était un joli navire que le trois-mâts *la Belle-Héloïse*, effilé de sa coque comme une guêpe, et fin voilier s'il en fut.

Il appartenait pour deux tiers à une compagnie et pour l'autre tiers au vieux Cabestan.

Et, comme on parlait du navire, on parla de l'armateur, et Loudéac, le pilote, qui fumait sa pipe dans un coin en vidant un pot de cidre, Loudéac posa son bréviaire sur la table et dit :

— L'arrivée de la *Belle Héloïse* lui remettra de la jeunesse au cœur à mon vieux Cabestan. Je l'ai vu l'autre jour, il se tient bien encore assez droit, mais n'a plus de jambes, et le jour n'est pas loin où il avalera sa gaffe.

— Quel âge peut-il bien avoir, Cabestan ? demanda un jeune homme.

— Ses parents ne le savent pas et moi non plus, mais il passerait quatre-vingt que ça ne m'étonnerait pas, répondit Loudéac. J'étais mousse à bord du *Jean-Baptiste* quand il en était capitaine, et il était déjà vieux, et vous que je suis blanc comme un vieux rat de cale.

— Un drôle de bonhomme, tout de même ! dit un capitaine au long cours.

— Et qui a du foin dans ses bottes, reprit Loudéac. — Peuh ! fit M. Ragoulin, le notaire de la rue *Jean-Baptiste de Châtillon*. Quand vous aurez tiré une centaine de mille francs de Plouesnel et des terres qui l'entourent, j'augé sa part de la *Belle Héloïse* à soixante mille francs, ce sera tout.

Loudéac haussa les épaules.

— Je sais ce que je sais, moi, dit.

— Et que savez-vous donc, pilote ?

— Cabestan est riche à millions.

— Par exemple !

— Il a fait la course, en son temps, sous l'Empire, et il a eu de rudes parts de prises.

— Qu'en a-t-il donc fait ?

— Suffit ! je le sais, moi. Mais ce ne sont pas mes affaires, ni les vôtres ; tout ce que je peux dire, c'est que si M. de Faustinières et M. de Gonidec, qui sont ses neveux, savaient ce que je sais, au lieu de le renvoyer comme ils ont fait, ils seraient du matin au soir à Plouesnel, et l'appelleraient mon bon oncle par-ci, mon bon oncle par là.

Et Loudéac se mit à rire d'une façon tout à fait insupportable pour les nobles personnages dont il venait de parler.

— Après ça, dit le capitaine au cabotage Michel, c'est pas dit qu'il leur laisserait quelque chose, ni à l'un ni à l'autre.

— Ni à sa cousine, Mme de Rochemine, ni à ses autres parents qui sont tous des nobles sans le sou, ça n'est

pen près, à preuve que M. de Faustinières a été obligé, l'an dernier, de vendre son château de Dol de Bretagne.

— Oui, mais M. de Gonidec a encore vingt-cinq mille livres de rentes, ce qui ne s'amasse point à la pêche aux harengs, dit maître Ragoulin, et si vous voulez qu'il vous regarde de travers, vous n'avez qu'à lui parler de Cabestan.

— Ah ça, dit un Parisien qu'on appelait M. Charles Aubert et qui était peu au courant des mœurs de province, pourquoi sa famille le renie-t-elle ?

— Faut vous dire, reprit Loudéac, que Cabestan ne s'appelle pas Cabestan.

— Ah !

— C'est un nom qu'on lui a donné du temps de la course aux Anglais.

— Fort bien.

— C'est le marquis de Faustinières, s'il vous plaît, l'oncle germain de M. Victor. Mais la famille ne lui a jamais pardonné d'avoir quitté la marine de l'Etat pour la course et d'avoir servi l'Empereur, comme il avait, dans sa jeunesse, servi la République.

— Ah ! bien, je comprends, dit le Parisien.

— Et puis, reprit Loudéac, quand la guerre a été finie, Cabestan s'en est allé dans l'Inde, et il a navigué pour le compte du roi de Lahore, et il a continué à demolir l'Anglais pour son plaisir.

— On dit même, hasarda méchamment maître Ragoulin, qu'il a fait le commerce du bois d'ébène.

— C'est encore possible, murmura Loudéac en clignant de l'œil.

— Alors, selon vous, pilote, reprit le notaire, Cabestan est riche ?

— Je vous dis qu'il doit y avoir quelque part, dans les caves de Plouesnel, une demi-douzaine de barils pleins d'or.

— Eh bien ! il ne les emportera pas, dit le capitaine Michelin.

— Mais ses neveux ne les auront pas pour cela.

— Qui donc les aura ?

— Loudéac alluma sa pipe.

— Il laisserait tout au petit Cartahut que ça ne m'étonnerait pas.

— Encore un drôle de nom, fit le Parisien.

— Penh ! dit un homme silencieux jusque-là, un vieux cap de mer qui avait longtemps navigué avec Cabestan qu'on appelait le père Simon Blanchemain, je sais bien... mais, si ça était, il l'aurait reconnu... Cabestan était pas homme à se gêner.

— Il a peut-être ses raisons pour cela... grommela Loudéac.

En ce moment la porte du café s'ouvrit et un nouveau personnage entra :

Un jeune homme qui portait encore la veste bleue, le chapeau rouge, la braie blanche, les longs cheveux et le large chapeau, un vrai gars de Bretagne, qui dit en entrant :

— Salut tout le monde ! Monsieur l'aubergiste, un verre de cidre en payant, s'il vous plaît !

— Tiens, dit Loudéac, c'est Mériadec, le domestique de Plouesnel.

— C'est moi itou, répondit le gars. Bon Dieu, qu'il est chaud ! et on voit bien que nous sommes à morte eau

car il ne souffle rien du large. La mer doit crever de soif comme nous.

Le gars avait laissé au dehors du café un de ces vaillants petits chevaux de Corlay qui ont un tantinet de sang anglais et en remontreraient au chevel arabe pour la sobriété, la vigueur et l'énergie.

Le cheval était ruisselant, et sa crinière jaune, emmêlée, était couverte de poussière.

On apporta du cidre à Mériadec, et il en but une lampée à même le pot.

— D'où viens-tu donc comme ça, petit ? fit Loudéac.

— De Plouesnel, et j'y retourne, répondit le gars. Voici quatre jours que je fais le voyage matin et soir.

— Tu viens à Saint-Malo deux fois par jour ?

— Oui.

— Pour quoi faire ?

— Pour savoir au sémaphore si on n'a pas des nouvelles de la *Belle-Héloïse*.

— Il est impatient, le vieux Cabestan. S'il était aussi riche que le dit Loudéac, grommela Ragoulin le notaire, il ne serait pas si en peine de son navire.

— Ah ! ben oui, son navire ! dit Mériadec, qui regarda de travers l'homme qui se permettait une réflexion peu respectueuse sur son maître, il s'en fiche pas mal de son navire !

— C'est mon idée, murmura Loudéac le pilote.

— Mais c'est qu'il a vu la barque fantôme, et moi aussi, et nous tous de Plouesnel, acheva Mériadec.

— Comment ! la barque fantôme ! dit le Parisien avec un sourire incrédule.

Mais Loudéac fronça le sourcil et dit gravement :

— Il ne faut pas rire de cela, jeune homme

— Mais qu'est-ce donc que la barque fantôme ?

— Un canot insaisissable, qui ne prend jamais terre et qui court des bordées sans capitaine et sans matelots, au large, quand la nuit arrive et que la dernière heure d'un marin est proche.

— Alors c'est une vision ?

— Peut-être.

— Et tu dis que Cabestan a vu la barque ? demanda Loudéac, s'adressant à Mériadec.

— Comme je vous vois.

— Et toi aussi ?

— Moi aussi.

— Quand cela ?

— Il y a quatre jours. Ah ! si vous aviez vu comme elle filait là-bas, dans la brume, le cap sur les îles Chausey. Cabestan, qui était sur le rocher de Saint-Paterne, est rentré tout tremblant et m'a dit :

— Mériadec, mon gars, on bat le branle-bas là-haut. Je vais embarquer sur la frégate de l'éternité. Cours à l'écurie, saute sur un cheval et va-t'en à Saint-Malo, au sémaphore.

Et comme je sortais précipitamment, il a ajouté :

— Mon Dieu ! pourvu que Cartahut revienne avant que je meure !

— C'est assez clair, cela, fit Loudéac.

— Attendez donc, poursuivit Mériadec. Hier soir, c'était mon sixième voyage. Quand le capitaine m'a vu revenir en secouant la tête, il m'a dit : Mériadec, mon enfant, tu retourneras à Saint-Malo demain encore.

— Pardine ! ai-je répondu, demain et les jours suivants... et tant que vous voudrez.

— Non, dit Cabestan. Seulement, si tu n'as pas de

nouvelles de la *Belle-Héloïse*, j'écrirai une lettre, et quand Cartahut reviendra, si je suis mort, tu la lui donneras.

— Son testament, parbleu ! fit Ragoulin le notaire.

— Je ne sais pas, dit naïvement Mériadec. Mais, enfin, il n'a plus besoin de l'écrire, cette lettre, puisque la *Belle-Héloïse* est signalée. Faut espérer que demain soir Cartahut se rafraîchira d'un pot de cidre à Plouesnel. Excusez-moi, la compagnie, acheva le gars ; mais je suis pressé, comme bien vous pensez.

Saint-Malo est petite ville en diable ; le moindre événement y fait sensation.

Les habitués du café des Trois-Ancrez quittèrent donc leur place et suivirent Mériadec au dehors pour le voir monter à cheval.

— Un joli bidet, disait l'un.

— Un rude petit bidet, fit un autre.

— Un bon bidet, ajouta un troisième.

Mériadec sauta dessus et partit au galop.

Mais, au moment où il disparaissait à l'angle de la place, une nouvelle apparition cloua les habitués au seuil du café.

Mlle Olympe Mignot traversait la place d'un pas majestueux et tout à fait en rapport avec son nom mythologique.

Mlle Olympe était la plus belle personne de Saint-Malo, et quoiqu'elle n'eût pas un sou de dot et que sa mère fût directrice des postes, bien des gens l'eussent prise pour rien.

Olympe Mignot était une fille de dix-huit ans qui en paraissait plutôt vingt-deux.

Elle avait les cheveux d'un blond fauve, les yeux d'un bleu si foncé qu'ils étaient presque noirs, quelque chose de hautain dans le sourire, le port de tête et la démarche.

Quand on la voyait passer, on se demandait volontiers si c'était bien une femme et non pas quelque divinité.

M. le baron de Faustinières, neveu de Cabestan, en était fort amoureux ; mais son amour ne lui servait pas à grand'chose, car Mlle Olympe le traitait fort dédaigneusement.

En revanche, on avait dit souvent que M. de Gonidec, cet autre neveu du vieux corsaire, ne lui déplaisait pas.

Mais M. de Gonidec pensait tout autrement que son cousin, et il avait dit un jour, au café des Trois-Ancrez, qu'on pouvait bien, à la rigueur, faire sa maîtresse de cette petite, mais l'épouser, jamais.

Donc, Mlle Olympe Mignot déboucha sur la place, de son pas lent et plein de majesté, et elle passa la tête haute devant les curieux qui, tout à l'heure, se pressaient autour de Mériadec et de son petit cheval breton.

Un murmure d'admiration l'accueillit.

Olympe continua son chemin, en femme habituée à un pareil hommage.

Seulement, en passant, elle regarda furtivement le pilote Loudéac, qui tressaillit et répondit par un léger clignement d'yeux.

Puis elle se dirigea vers une des portes, et par conséquent vers la mer.

Alors, de même que les spectateurs quittent le théâtre une fois la toile baissée, les habitués entrèrent dans le café, se livrant à mille commentaires sur la belle Olympe, et le Parisien Charles Aubert s'écria :

— C'est égal, vous ne me ferez jamais croire que cette belle fille n'a pas un amoureux.

— On ne lui en connaît pas, soupira Ragoulin le notaire.

Un sourire imperceptible glissa sur les lèvres de Loudéac le pilote.

Il acheva son pot de cidre, secoua la cendre de son brûle-gueule qu'il mit dans sa poche, et dit :

— Excusez-moi, camarades, mais je vais faire un tour à la mer.

— Est-ce que tu sors cette nuit ? demanda Simon Blacchemin.

— Ça se peut bien, répondit Loudéac, qui était natif de Pontorson et, en sa qualité de Bas-Normand, ne disait jamais ni oui ni non.

Puis il sortit du café, et prit sans affectation le chemin qu'avait déjà suivi Mlle Olympe Mignot.

II

OU Mlle OLYMPE LAISSE PERCER SON AMBITION.

La journée avait été brûlante, et, comme l'avait dit le gars Mériadec, il ne venait pas un souffle de vent de large.

On était alors à *morte-eau*, c'est-à-dire pendant la saison des plus petites marées.

La mer était calme comme un grand lac et à peine voyait-on, à l'horizon, rouler quelques vagues couronnées d'une légère écume.

Il y avait beaucoup de monde sur la plage, et la saison s'y était donné rendez-vous.

Mlle Olympe Mignot descendit au bord de la mer et alla s'asseoir à l'écart.

En ce moment, un jeune homme qui se tenait immobile sur une pointe de rochers quitta ce poste d'observation et, sans trop presser le pas, se dirigea vers la jeune fille et la salua.

Ce jeune homme n'était autre que M. le baron de Faustinières, dont nous venons d'entendre parler au café des Trois-Ancrez, établissement qu'il daignait quelquefois honorer de sa présence.

M. Victor de Faustinières était un garçon de vingt-sept ou vingt-huit ans, de haute taille, de belle prestance, et qui, bien que ruiné, ne se croyait pas peu de chose. Il était très-fier de son nom, qui remontait aux croisades.

Jusqu'au jour où il avait rencontré Mlle Olympe et s'en était épris, M. de Faustinières avait mené la vie de grandes guides et achevé de dévorer son patrimoine.

Mais, un beau matin, il s'était éveillé amoureux de la fille de la directrice des postes, et dès lors tous ses rêves d'avenir s'étaient trouvés détruits, car il avait toujours espéré jusque-là rencontrer quelque riche héritière, quel que fille d'armateur qui redorerait son blason.

Donc M. de Faustinières était amoureux, et voyant Mlle Olympe Mignot assise à l'écart, il prit le parti de s'approcher d'elle.

Olympe lui rendit son salut et parut croire qu'il continuait son chemin.

Mais M. de Faustinières était dans ses jours d'audace.

— Mademoiselle, dit-il, me permettez-vous de demander quelques minutes auprès de vous ?

Elle leva sur lui un œil calme et qui jouait l'étonnement à s'y méprendre.

— Pour quoi donc faire, monsieur ? demanda-t-elle.

— Je désirerais causer quelques minutes avec vous.

M. de Faustinières avec une parfaite indifférence.

— M. de Faustinières ne se déconcerta point de cet accueil glacé.

— Mademoiselle, dit-il, il est une chose que je n'ai pas besoin de vous apprendre. Vous savez bien que je vous aime.

— Ah ! vraiment ? dit Olympe.

Et elle attendit.

— Voulez-vous être baronne de Faustinières ?

Olympe le regarda et se mit à rire :

— En vérité ! monsieur, vous consentiriez à vous méconnaître ?

— Mademoiselle, répondit-il galamment, vous êtes du genre dont on fait les duchesses.

— Eh bien ! monsieur, dit Olympe toujours calme, je n'accepte ni je refuse... Je réfléchirai.

M. de Faustinières poussa un cri de joie.

— Oh ! ne vous réjouissez pas si vite, dit Olympe, car vous ne me connaissez pas, monsieur.

Elle eut un de ces regards fauves qui brûlent le cœur d'un homme et l'asservissent à jamais.

— Un titre, dit-elle, demande de la fortune ; soyez riche.

M. de Faustinières tressaillit.

— Ah ! mademoiselle, dit-il, je vais d'un mot vous prouver combien je vous aime.

— Voyons !

— Vous avez entendu parler de Cabestan ?

— Votre oncle...

— Oui, mon oncle, que nous n'avons jamais voulu voir.

— Ah !

— Je lui ferai la cour...

— Dans quel but ?

— Dans le but de devenir son héritier et de vous faire riche.

Olympe leva sur lui son œil calme et froid.

— Vous croyez donc Cabestan bien riche ? fit-elle.

— Il a pour la moins 3 ou 400.000 francs.

— Peuh ! fit Olympe.

— C'est pourtant joli 20,000 livres de rente, dit naïvement le gros garçon.

Olympe haussa les épaules.

— Baron, dit-elle, nous n'avons pour vivre, ma mère et moi, que ses appointements de directrice et une rente de 1,200 francs.

— Eh bien, j'ai juré de ne me marier que si je devenais riche, très riche, fabuleusement.

— En vérité !

— Vous rêvez une bonne petite vie bien mesquine et tranquille à Saint-Malo, avec une femme qui vous aime et qui ne veut pas cette femme. Cherchez ailleurs.

— Je ne suis pas cette femme. Cherchez ailleurs.

— Je veux avoir des chevaux, des laquais, un hôtel et des domestiques ; je veux les éblouissements du monde parisien.

— Oh ! murmura M. de Faustinières éperdu, vous me faites le vertige.

— Alors regardez moins haut, dit Olympe.

— Oh ! reprit-il, c'est que je vous aime assez pour tout sacrifier aux pieds : préjugés, sentiments de famille...

— Ah ! ah !

— Je commettrais un crime pour vous posséder, dit-il encore au comble de l'exaltation.

— Eh bien, dit froidement Olympe, si jamais je sais un crime qui vous puisse rapprocher de moi, je vous le dirai.

Et elle se leva avec cette dignité calme qui justifiait si bien son prénom.

— Baron, dit-elle, excusez. Nous venons de parler d'une vie opulente, imaginaire, hélas ! Mais la vie réelle nous reprend.

Voici venir là-bas un brave homme, le marin Loudéac, qui loge dans ma maison et qui, le soir, joue au piquet avec ma mère.

— Loudéac le pilote ? fit M. de Faustinières.

— Justement.

— Eh bien ?

— Eh bien, je vous en prie, éloignez-vous. Je serais désolée qu'il vous vît auprès de moi.

— Mais enfin nous nous reverrons, mademoiselle ? fit le jeune homme d'une voix tremblante.

— Peut-être...

— Oh ! laissez-moi espérer...

— Soyez riche, dit Olympe.

Et elle le congédia d'un geste de reine.

M. de Faustinières s'éloigna en titubant, tant son émotion était forte !

— Cette créature est sans cœur, murmura-t-il, et pourtant je l'aime... Ah ! je l'aime à commettre un crime, comme je disais tout à l'heure.

Et cheminant sur le sable de la plage, M. de Faustinières, les yeux baissés, rouge comme un coq et le cœur palpitant, alla se heurter à un autre jeune homme qui partit d'un éclat de rire et lui dit :

— Tu es donc toujours amoureux de cette péronnelle, mon pauvre Victor ?

— Lucien ! exclama le baron.

— Hé oui ! Lucien de Gonidec, ton cousin, mon cher, qui te regardait tout à l'heure prenant des poses tragiques et roulant des yeux de carpe de cette créature.

— Lucien !

— Je te froisse, hein ? tu l'aimes...

— J'en suis fou. Je crois même...

— Que tu l'épouserais, n'est-ce pas ?

— Oui, fit Victor d'une voix sourde.

— Moi, dit dédaigneusement Lucien de Gonidec, je n'en voudrais pas pour ma maîtresse.

Le baron étouffa un cri mélangé de surprise et de colère.

M. de Gonidec passa son bras sous le sien.

— Ecoute-moi une minute, cousin, dit-il ; je ne te parlerai ni de mésalliance, ni de tous les inconvénients qui pourraient résulter pour un homme comme toi d'un mariage avec une fille de rien qui a une beauté fatale et des dents à croquer les lingots. Tu es amoureux, tu passerais outre.

— Que me diras-tu donc ?

— Une seule chose. La petite a un amant.

M. de Faustinières sentit ses jambes fléchir sous lui.

— Lucien, Lucien, murmura-t-il d'une voix étranglée, il faudra prouver ce que tu avances...

— Sous peine de me battre avec toi, n'est-ce pas ?

— Oui, dit M. de Faustinières.

— Soit, reprit M. de Gonidec. Eh bien, l'amant de

Mlle Olympe Mignot est un marin, un matelot, rien du tout, et je te le montrerai.

— Quand ?

— Après-demain.

— Où cela ?

— Trouve-toi après-demain soir au café des Trois-Ancre, et je te donnerai la preuve de ce que j'avance.

Et M. de Gonidec continua à sourire, entraînant son cousin pâle de rage et fléchissant sous ses jambes.

Pendant ce temps, fumant sa pipe, et les mains dans ses poches, Loudéac le pilote s'était approché peu à peu de Mlle Olympe Mignot.

— Ah ! lui dit celui-ci avec un accent d'impatience qui contrastait singulièrement avec son calme habituel, j'ai cru que vous ne viendriez pas.

— Quelle bêtise ! fit Loudéac. Mais je ne me suis pas pressé quand j'ai vu M. de Faustinières auprès de vous.

— L'imbécile dit Olympe.

— Il veut toujours vous épouser.

— Toujours.

— Pauvre petit ! murmura le vieux marin ou t'en fichera ! Nous avons mieux que cela, mon bonhomme !

Un léger frémissement de narines trahissait dans Olympe une agitation inaccoutumée.

— Loudéac, dit-elle, l'heure est venue. Il faut partir ce soir.

— Vous avez reçu une lettre ?

— Par le paquebot de Southampton ; elle est datée des îles du cap Vert.

— Ah !

— Le navire stopera pendant douze heures en vue de Jersey le 24 août, et c'est aujourd'hui le 23.

— Nous partirons à minuit, dit Loudéac. Mon canot tient la mer comme une frégate ; d'ailleurs, la mer est bonne, et vers neuf heures le vent du sud-ouest soufflera.

— Ainsi, nous pourrions arriver à Saint-Hellier en douze heures ?

— En huit ou dix, mademoiselle.

— Ecoutez, dit encore Olympe : ma mère est une femme à qui on ne peut rien confier. D'ailleurs, elle ne comprendrait pas. J'attendrai donc qu'elle soit couchée.

— Bon !

— Je sortirai par le jardin et je me rendrai par les petites rues jusqu'au rempart. Mais je n'oserai jamais me faire ouvrir la porte de Bon-Secours si vous n'êtes pas là.

— J'y serai.

— Et votre canot ?

— Mes deux mousses y seront. Mais, dit Loudéac, votre mère ne sait donc rien ?

— Absolument rien. C'est bien pour cela que j'ai songé à une île anglaise et à la loi britannique.

Loudéac haussa les épaules.

— Votre mère serait donc bien dégoûtée, qu'elle ne voudrait pas des millions de Cabestan.

— Ma mère est une pauvre cervelle, dit Olympe ; si je la mettais dans la confiance de nos projets, elle les ferait avorter par ses bavardages.

— Mais enfin, reprit Loudéac, comment ferez-vous pour que, demain, elle ne s'aperçoive pas de votre absence ?

— Je lui dirai ce soir que je vais passer la journée à Saint-Enoyt, chez Mlle Pélo, qui est ma bonne amie de pension, et que je prendrai le bateau de cinq heures de matin.

— Alors vous ne serez pas censée lui dire adieu demain ?

— Non ; ma mère dort volontiers la grasse matinée ; je lui ferai mes adieux ce soir.

— Mais jamais, demain soir, nous ne serons de retour.

— Oh ! fit Olympe, demain soir... à ma grande joie, je serai Mme Cartabut...

— Et les millions de Cabestan seront à vous, dit froidement le pilote Loudéac.

— Pourvu que le bonhomme ne nous fasse pas trop attendre, dit-elle.

— Hélas ! non, soupira Loudéac.

— Le bonhomme est vieux, mais il se porte bien.

— Il est malade, au contraire.

— Vraiment ?

— Et il a, paraît-il, vu la *barque fantôme*. Olympe se mit à rire.

— Vous croyez donc à cela, Loudéac ? fit-elle.

— Ça se peut bien, dit le pilote, riant aussi. Puis il mit un doigt sur ses lèvres :

— Assez causé comme cela, dit-il. Il y a un tas de gens qui nous regardent. A ce soir, mademoiselle.

— À ce soir, répondit Olympe.

— Et Loudéac s'éloigna.

Olympe le suivit des yeux et murmura : — Oui, il me faut les trésors mystérieux de Cabestan. Ne suis-je pas faite pour régner et voir le monde à mes genoux ?

Et la fière jeune fille se leva et regagna l'escalier qui remontait de la plage sur le quai.

De temps en temps, cependant, elle tournait la tête et jetait un long regard sur la mer, dans la direction de l'île Jersey, où, sans doute, quelque grand acte de sa vie devait bientôt s'accomplir...

III

OU LOUDÉAC DONNE UN BON CONSEIL A CARTABUT.

Maintenant quittons un moment Saint-Malo et transportons-nous à Plouesnel.

Qu'était-ce que Plouesnel ?

Un vieux manoir perché sur un roc à la pointe de Cancale, — un de ces petits manoirs bretons moitié fermes moitié forteresses dont la mer bat les assises aux grandes marées, et derrière lesquels s'étendent un clos de pommiers, un petit bois de chênes rabougris, une maigre prairie et des terres pierreuses.

Plouesnel, jadis demeure féodale, avait conservé un grand air.

Les navires qui passaient au large le voyaient perché sur son roc comme un cormoran, et détachant sa noire silhouette sur le bleu cendré du ciel, que le soleil couchant tentait d'or et de pourpre.

Plouesnel avait été le premier fief d'une vieille race bretonne, les Kermoran de Faustinières.

C'est encore un Faustinières qui le possédait.

Mais on avait oublié ce nom-là pour ne se souvenir que de celui de Cabestan.

C'est que Cabestan, dernier marquis de Faustinières, avait fait plus de bruit dans le monde et conquis plus de gloire à lui tout seul que tous ses noble aïeux bardés de

La révolution de 89 avait trouvé le jeune marquis de Faustinières garde du pavillon, c'est-à-dire enseigne de

La République le fit lieutenant.

Un matin, le lieutenant de vaisseau rendit son épau-

lette, demanda des lettres de marque et se fit corsaire.

La noblesse de Bretagne jeta les hauts cris, la famille

Cabestan le renia.

Les Faustinières, du reste, avaient été ruinés par la

révolution ; Plouesnel tombait pierre à pierre, et ses

terres étaient en jachère quand, vers la fin de la Restau-

ration, Cabestan revint prendre possession de son vieux

domaine.

Il était seul ; on ne lui connaissait ni femme, ni ami,

personne qui parût s'intéresser à lui, et on lui suppo-

sa que sa maigre fortune que ses neveux et ses cousins

jugèrent pas opportune de rompre l'ostracisme dont on

avait frappé.

Cabestan, d'ailleurs, ne fit absolument rien pour se

approcher de sa famille.

Il lui rendit mépris pour mépris ; il étendit cette in-

différence dédaigneuse à toute cette petite noblesse des

terres qui le considérait comme un renégat.

Cabestan, du reste, s'installa fort convenablement à

Plouesnel.

Il eut un certain nombre de domestiques, lesquels se

partageaient des titres pompeux.

Mais les domestiques ne coûtent pas cher en Bretagne,

avec sept ou huit mille livres de rente, à cette époque

encore, on y pouvait faire figure.

Cabestan devint agriculteur ; il défricha les landes de

son pauvre domaine, il planta des pommiers, cette vigne

de l'hospitalité de Dol de Bretagne à Saint-Malo et de

Chateaubriant.

Et puis, il n'était pas fier, le corsaire marquis. Il s'en

amourait à Saint-Malo et donnait volontiers la main à ses

camarades de mer et buvait du cidre avec eux.

Pendant vingt ans, le vieux marin eut le visage calme

et doux d'un homme à qui sa conscience ne reproche

rien et qui attend avec quiétude le sort de sa journée

remplie.

Mais, un matin, la malle des Indes lui apporta une

nouvelle qui modifia tout à coup son caractère.

Il devint sombre et rêveur ; ses domestiques le surpri-

rent plus d'une fois assis sur un rocher, au bord de la

mer, et pleurant la tête dans ses mains jaunies et sèches

comme du parchemin.

Personne ne savait le motif de cette tristesse, pas même

le vieux pilote Loudéac, qui venait souvent le visiter,

qui dînait familièrement à sa table.

Un seul être avait le pouvoir de dérider ce front as-

sez mystérieuse souffrance.

Cet être, c'était Cartahut.

Un pauvre enfant, né d'une servante sous le toit de

Plouesnel.

Qu'était-ce que Cartahut ?

Les uns disaient oui, les autres non.

Et de fait, Thémaëc, la mère de Cartahut, avec un mari qui était matelot à bord d'une barque de pêche, et Cabestan était déjà bien vieux quand l'enfant naquit.

Cependant, l'ancien corsaire avait pris le petit en grande affection.

A dix ans, son père légal embarqua avec lui Cartahut.

L'année suivante, le petit revint de Terre-Neuve et il était presque un homme.

Ses longs cheveux étaient tombés sous le ciseau ; il avait le teint hâlé, l'œil fier et doux, et il portait crânement en arrière son chapeau ciré.

Cabestan le contempla avec admiration :

— Tu seras un homme un jour, lui dit-il.

Et dans ces paroles il y eut comme une secrète espérance.

Cartahut, en effet, devint un homme.

Il était intelligent ; Cabestan le fit instruire des choses de son métier.

— Tu seras capitaine un jour comme moi, disait-il quand le jeune marin, entre deux campagnes, venait passer quelques jours à Plouesnel.

La mère de Cartahut et son père étaient morts successivement à deux années de distance, mais le jeune homme n'en revenait pas moins à Plouesnel, et Cabestan l'accueillait avec une joie qui ne faisait que confirmer ces bruits de paternité qui couraient dans le pays.

Un beau jour, Cartahut embarqua comme second à bord de la *Belle-Héloïse*, le navire dont Cabestan était un des armateurs.

La veille de l'appareillage, comme il faisait ses adieux au vieillard, Cabestan lui dit :

— Ceci est ton dernier voyage pendant lequel tu auras à obéir. Après tu seras capitaine, et alors je te confierai un grand secret. Je t'ai élevé en homme, et j'ai réussi. De tous les gens qui m'entourent, pas un n'est digne de ma confiance ; toi seul accompliras les volontés dernières du vieux Cabestan.

Le corsaire n'avait pas voulu s'expliquer davantage, et Cartahut était parti pour Saint-Malo.

Pendant toute la soirée, on l'avait vu avec des matelots et des officiers de la marine marchande, tantôt au café des Trois-Ancre, tantôt à l'hôtel de la Marine ; mais à dix heures il s'était subitement éclipsé.

Il avait longé les remparts, gagné la porte de Bon-Secours, s'était fait ouvrir, et avait pris la route de Saint-Servan.

Sur cette route une femme l'attendait ;

Une femme qui s'était jetée à son cou tout en larmes.

C'était Mlle Olympe Mignot.

Cartahut n'avait jamais aimé que deux femmes : sa mère et Olympe.

Comment avait-il connu cette dernière ?

D'une façon bien simple, bien naturelle, ma foi !

Loudéac le pilote était un ami de Cabestan.

Loudéac habitait dans la maison de Mme Mignot, la directrice des postes.

La hautaine Olympe avait souri dédaigneusement le jour où elle avait vu Cartahut pour la première fois.

Cartahut s'était pris à l'aimer saintement, ardemment, de toute la virginité de son âme.

Comment Olympe, qui rêvait la fortune et les éblouissements de la vie parisienne, avait-elle fini par répondre à l'amour de Cartahut ?

C'était là une énigme que le vieux marin Loudéac aurait pu seul déchiffrer.

Les deux amants passèrent une partie de la nuit à se promener sous les murs de la ville échangeant les plus doux serments.

L'heure des adieux fut déchirante; heureusement Loudéac se trouva là à point nommé pour reconduire la jeune fille chez elle et accompagner ensuite le marin à son navire.

Et comme ils descendaient vers le port, Loudéac lui disait :

— Cabestan t'aime et n'aime que toi au monde, mon garçon; par conséquent, il serait capable de se montrer jaloux de ta fiancée.

— Ah! quelle idée! avait murmuré Cartahut.

— C'est lui qui a des idées qui ne sont pas communes du tout, poursuit Loudéac. Il n'a jamais voulu se marier, et il estime que la femme est une entrave pour un marin.

— Moi, j'aime Olympe! disait Cartahut.

— Sans doute, mais tu aimes aussi Cabestan.

— Si je l'aime! ne m'a-t-il pas élevé? n'est-il pas mon bienfaiteur?

— Eh bien, il ne faut pas chagriner sa vieillesse.

— Mais...

— Ecoute-moi donc, enfant, poursuit le loup de mer. Olympe t'aime et elle sera ta femme.

— Il faudra bien alors que Cabestan le sache.

— Non.

— Comme si on pouvait se marier à Saint-Malo sans que tout le monde...

— Tu ne te mariera pas à Saint-Malo.

— Où voulez-vous donc?...

Loudéac étendit la main vers le nord-ouest.

— A huit heures de navire à voiles, dit-il, à trois heures de bateau à vapeur, il y a un pays anglais que tu connais aussi bien que moi.

— Jersey?

— Oui. Eh bien, te voilà parti pour les Indes, et tu reviens dans un an.

— Eh bien?

— Tu t'arranges de manière à relâcher à Jersey quelques heures, tu descends à Saint-Hellier, à l'hôtel de la Pomme, et tu nous y trouves, Olympe et moi.

— Et puis? demanda Cartahut tout frémissant.

— Nous allons chez le consul, qui vous marie; un chapelain catholique vous donne la bénédiction nuptiale, et ni vu ni connu, c'est fait, et mon vieux Cabestan ne sait rien.

— Mais alors, demanda encore Cartahut, que farai-je de ma femme?

— Elle s'en revient à Saint-Malo, et toi tu t'en vas à Plouesnel.

— Bon!

Le vieux Cabestan te l'a promis, tu deviens capitaine de la *Belle-Héloïse*.

— Après?

— Un capitaine est roi à son bord. La veille du départ, tu embarques ta femme, et Cabestan ne sait toujours rien.

— C'est égal, dit le jeune homme, j'ai dans mon idée que c'est mal ce que vous me proposez là, Loudéac, et que si j'avais dit à Cabestan...

— Eh bien, reprit le vieux pilote, fie-t'en à moi. Je

causerai avec Cabestan, je le ferai parler, et s'il amène son pavillon vers le mariage, je te l'écrirai. Tous les navires relâchent aux îles du cap Vert; quand tu reviendras, va chercher tes lettres à la poste, tu en trouveras une d'Olympe et une de moi; et ce que nous te dirons de faire, tu le feras, n'est-ce pas?

— Je vous le promets, répondit Cartahut.

Et le jeune homme regagna son bord, et, au lever du soleil, la *Belle-Héloïse* leva l'ancre.

— Or, il y avait deux choses que Cartahut ne savait pas.

Il ne savait pas que Loudéac et Mlle Olympe Mignot soupçonnaient des millions au vieux Cabestan.

Il ne savait pas davantage qu'il passait pour le fils du corsaire; ou plutôt il avait toujours repoussé cette supposition avec indignation par respect pour sa mère, dont il gardait précieusement le souvenir au fond de son cœur.

Un soir même, au café des *Trois-Ancre*s, on lui avait fait une plaisanterie nebuluse sur ce chapitre.

Cartahut s'était battu comme un lion, et il avait failli tuer celui qui se permettait de mettre en doute l'honneur de sa mère.

Donc Cartahut était parti emportant dans son âme le souvenir d'Olympe; et un an s'était écoulé, et il revenait plus épris, plus amoureux que jamais.

Au cap Vert, il avait trouvé une lettre de la jeune fille, toute brûlante d'amour.

A cette lettre était jointe une missive de Loudéac :

“ Mon matelot, disait le vieux pilote, il ne faut pas songer à faire mettre le cap à Cabestan sur le mariage. Je l'ai fait jaser; il m'a répondu: Un marin a une femme, la mer, et c'est bien assez.”

Et Cartahut avait répondu par une lettre qu'un transatlantique avait apportée, et dans laquelle il disait :

“ La *Belle-Héloïse* relâchera le 24 dans la rade de Saint-Hellier, ce qui est d'autant plus facile que le capitaine Mengot est mort de la fièvre jaune, et que je commande à bord.”

Or, tandis que Loudéac et Olympe Mignot se préparaient à quitter furtivement Saint-Malo à bord de la barque pontée du vieux pilote, entrons à Plouesnel et voyons ce qui s'y passait, et comment Cabestan, depuis que la barque fantôme lui était apparue, s'appropriait à embarquer sur la frégate de l'éternité.

IV

CE QU'ON DISAIT A PLOUESNEL DE LA BARQUE FANTÔME

Ils étaient une demi-douzaine dans la cuisine improvisée de Plouesnel.

La cuisine est une pièce importante dans le manoir breton.

C'est là qu'on se réunit, maîtres et valets, le plus souvent, et qu'on devise pendant les longues soirées d'hiver.

Mais le maître n'y était pas, dans celle de Plouesnel.

Il n'y avait là que la vieille servante Jeanne Aubin et Kéranou, le maître Jacques, qui prenait la pompeuse dénomination d'intendant, Yaume le jardinier, et Perdicol le sommelier ;

Enfin, un grand homme maigre, au nez pointu, au front fuyant, aux petits yeux gris d'une mobilité extrême, qu'on appelle Ramel et qui était un Bas-Normand de la ville d'Avranches.

La traditionnelle galette de blé noir était sur la table et le cidre moussait dans les verres.

On jasait.
— Mériadec ne revient donc pas ? dit alors Kéranou. Quel bidet a-t-il pris ?

— Le petit cheval à crinière jaune, répondit Perdicol.

— Je veux bien être pendu si notre maître n'a pas ouvert cinquante fois la fenêtre qui donne sur le chemin de Saint-Malo depuis une heure, fit Ramel le Normand.

— Tu n'as pas besoin de cela pour être pendu, dit Kéranou. Un Normand et la potence ça se connaît si bien que ça va toujours l'un vers l'autre.

— C'est des vieilles gaudrioles des temps passés, ça, maître Kéranou, répondit le Normand avec aigreur.

Kéranou était un gros homme, épais, un peu obtus, mais d'une ténacité excessive en toute chose.

Il riait d'un gros rire, avait un appétit énorme, était âpre à l'argent et ne dédaignait aucun moyen pour arriver à en posséder.

— Avec tout ça, dit-il, le maître est bien bas depuis qu'il a vu la barque fantôme.

— Est-ce que vous croyez à ça, vous autres ? fit Perdicol le journalier.

— Il faut bien y croire, puisque nous l'avons vue, dit Ramel le Normand, qui échangea un regard furtif avec Kéranou.

— Oui, dit Perdicol, nous avons vu une barque qui courait des bordées au large et semblait le faire exprès de passer et de repasser devant Plouesnel ; mais ça pouvait être aussi bien une barque de contrebandiers.

— Il n'y avait personne dedans, fit Ramel.

— Les hommes étaient peut-être couchés, reprit Perdicol, qui avait des vellétés d'esprit fort.

— Enfin ce qu'il y a de sûr, dit Jeanne Aubin la vieille servante, c'est que M. Cabestan se portait bien il y a quatre ou cinq jours et qui maintenant il est quasiment à la mort.

— Un homme qui se lève, qui boit et qui mange, et qui sort pour se promener, n'est pas à la mort, insista Perdicol.

— Il n'a pas huit jours devant lui, dit Kéranou. Vous avez bien vu qu'il ne tenait pas sur ses jambes.

— Un si bon maître ! murmura Jeanne Aubin.

— Ça, c'est vrai, dit le Normand.

— Faut se faire une raison, mes amis, dit Kéranou. M. Cabestan est si vieux.

— Ce qui m'étonne, reprit Ramel, c'est qu'il n'ait envoyé chercher M. Ragoulin ou M. Perdreau, qui tous deux sont notaires.

— Pour quoi donc faire ? demanda Perdicol.

— Pour faire son testament donc, répliqua Kéranou.

— Son testament est fait, et il y a beau jour, dit Jeanne Aubin.

— Tu crois ça, bonne femme ?

— Et nous sommes tous dessus.

— Je voudrais bien en être sûr, fit Kéranou.

— Moi, je crois, reprit le Normand, qu'il nous laisse quelque chose. Mais...

— Mais quoi ? fit la servante.

— Le gros lot n'est pas pour nous.

— Oh ! ça c'est bien sûr. Le gros lot est pour Cartahut, murmura Kéranou avec un accent de colère concentrée.

— Chacun est maître de son bien, dit Ramel, qui regarda Kéranou avec un air d'ironie.

— C'est tout de même un grand malheur qui se prépare, dit Kéranou.

— Quel malheur ?

— M. Cabestan va déshériter sa famille pour ce rien du tout de Cartahut.

— Avec ça, fit la servante avec humeur, que sa famille s'est bien conduite avec lui.

— Et qui donc y perdra, si ce n'est nous ? poursuivit Kéranou. Quand le bonhomme sera mort, Cartahut, devenu le maître, nous flanquera à la porte.

— A savoir...

— C'est tout su. Tandis que M. de Faustinières et M. de Gonidec, qui sont des gentilshommes, nous garderaient. Tenez, ajouta Kéranou avec un emportement subit, tous ces discours-là m'échauffent la tête. Je m'en vas prendre l'air. Viens-tu avec moi, le Normand ?

Ramel se leva sans mot dire et suivit Kéranou, le maître Jacques.

Tous deux sortirent de la cuisine, où les autres domestiques continuaient à causer et à s'entretenir de la barque fantôme.

Ils traversèrent la cour, dont le pavé était couvert d'herbe, et sortirent par une petite porte qui donnait sur la falaise.

Une fois dehors, ils se retournèrent et levèrent les yeux.

Le vieux Cabestan était à sa fenêtre, et son regard était fixé sur la route de Saint-Malo.

— Regarde, mon bonhomme, regarde ? murmura Kéranou. Tu seras mort avant que Cartahut ne revienne. On te fera voir encore un peu la barque fantôme ce soir.

— Tais-toi, dit le Normand Ramel. Le vent emporte tes paroles. Si tu veux causer, descendons au bas de la falaise, sur le galet.

Il était presque nuit et la mer ne conservait plus qu'une teinte rougeâtre, dernier reflet du crépuscule.

Kéranou et Ramel le Normand descendirent donc par un petit sentier taillé dans la falaise jusque sur le galet, où ils s'assirent.

La lèvre de la falaise leur cachait maintenant le manoir, et par conséquent ils étaient hors de vue.

— A présent, dit Ramel, jasons un peu.

— Je veux bien, répondit Kéranou.

— C'est donc une frime la barque fantôme ?

— Parti !

— Et c'est toi...

— C'est moi qui ai arrangé ça avec Canslaven, le pifote de Granville.

Ah !

— Il a pour jouer le tour vingt francs par soirée. Sa barque est noire, la voile est noire...

— Oui, j'ai vu ça.

— Il se couche au fond et gouverne dans cette position.

— Ce qui fait, dit le Normand, que Cabestan a eu beau prendre sa longue vue, il n'a vu personne à bord.

— C'est ça, compère.

— Et tu crois qu'il en crèvera ?

— Il sera mort dans deux jours, avant le retour de Cartahut, espèrent-le.

— Et c'est toi qui as eu cette belle idée ?

— Non, c'est M. de Faustinières.

— Ah ! ah !

— Qu'est-ce que tu veux ? reprit naïvement Kéranou ; quand les gens n'ont plus le sou, ils ne sont pas fiers.

M. de Gonidec a vingt-cinq mille livres de rente et il se moque de l'héritage de Cabestan ; mais M. de Faustinières est quasiment ruiné...

— Et Plouesnel ne lui déplairait pas, hein ?

— Pardi !

— Seulement, reprit le Normand, si le bonhomme a fait un testament...

— Il l'a fait...

— Alors, nous ne serons pas beaucoup plus avancés, et M. de Faustinières moins que nous encore.

— Tu te trompes...

— Explique-toi donc, compère.

— Suppose que Cabestan soit mort

— Bon !

— Nous entrons dans sa chambre, nous fouillons dans ses papiers, nous trouvons le testament et le mettons dans notre poche.

— Fort bien, et puis ?

— Et puis, nous le vendons un bon prix à M. de Faustinières, qui s'empresse de le brûler, et ni vu ni connu ; quand Cartahut revient, il apprend que Cabestan est mort sans avoir eu le temps de faire son testament.

— Alors, tu crois qu'il lui laisse tout ?

— C'est sûr. Il a de l'argent plus qu'on ne croit, dit Kéranou.

— Peuh ! fit le Normand, il y a longtemps que j'entends dire ça, mais rien n'est prouvé.

Kéranou eut un sourire sur ses lèvres épaisses.

— Tu as beau être Normand, dit-il, je suis plus malin que toi, moi Kéranou le Malouin.

— Que veux-tu dire ?

— Il y a des gens qui disent que Cabestan a enterré ses barils d'or dans les caves du château.

— On le dit.

— Ça n'est pas vrai ; mais les barils existent. Seulement, ils ne sont pas ici.

— Où sont-ils donc ?

— C'est ce que nous saurons le jour où Cabestan sera mort.

— Comment cela ?

— C'est un homme d'ordre, Cabestan ; il a fait son testament, et il a donné à Cartahut Plouesnel et les terres qui en dépendent. Mais ce n'est pas tout...

— Ah !

— Et il y a à Saint-Malo quelqu'un qui en sais long là-dessus.

— Et ce quelqu'un...

— C'est Loudéac le pilote.

— Bah ! fit Ramel le Normand.

— Ecoute donc, poursuivit Kéranou ; voici deux ans, Loudéac était venu souper avec Cabestan. Le cidre était nouveau et il lui était un peu monté à la tête. Quand le pilote partit, Cabestan lui dit :

— Je vais te conduire un bout de chemin, jusqu'à ton canot.

Ils prirent le chemin que nous venons de suivre pour se rendre ici.

— Moi, j'étais justement à la place où nous sommes.

— Ah !

— J'étais venu retirer des tambours à trimard que j'avais noyés le matin.

Il était presque nuit.

J'entendis causer Cabestan et Loudéac et un sentiment de curiosité me prit.

Ils doivent avoir ensemble un tas de secrets, me dis-je, écoutons un peu...

Je me jetai derrière un rocher et je fis le mort.

Cabestan et Loudéac arrivèrent tout près de moi.

— Enfin matelot, disait Loudéac, que feras-tu de tout cet argent ?

— Dame ! répondit Cabestan, il n'y a qu'un homme qui le saura.

— Et cet homme...

— C'est mon petit Cartahut. Quand je serai mort, il trouvera dans mes papiers une lettre qui lui dira d'abord où il le trouvera.

— Et puis ?

— Et l'usage qu'il doit en faire.

Je n'en entendit pas davantage, car ils s'éloignèrent et leur voix fut couverte par le bruit des verges ; mais j'en savais assez.

— Alors tu crois, dit le Normand, que Cabestan, a des barils d'or ?

— Oui.

— Et qu'ils sont enterrés quelque part ?

— Kéranou fit un signe de tête.

— Ça, M. de Faustinières ne le sait pas.

— Il ne s'en est même jamais douté.

Alors que ferons-nous ?

Part à deux, donc !

— Comment cela ?

— Nous trouvons le testament et l'indication.

— Fort bien. Nous vendons le testament à M. de Faustinières.

— Et avec l'indication laissée par le vieux, nous retrouvons les barils d'or.

— Oui, mais après ?

Après, dame ! nous trouvons une barque et nous mettons le cap sur Jersey.

— Bien parlé, dit le Normand ; seulement... Et il se gratta l'oreille.

— Loudéac, qui savait la chose, pourrait bien nous chercher des raisons...

— Loudéac ne saura rien. On ne retrouve pas de testament. C'est pas notre faute, après tout. Et puis, nous nous en allons à Jersey, nous échangeons notre or

contre des banknotes et nous prenons le vapeur de Southampton. Qui donc viendra nous ennuyer en Angleterre ?

— Tout cela est bien raisonné, dit le Normand, mais...

— Mais, quoi encore ?

— Tu es plus Normand que moi, mon bonhomme, et je ne suis pas fâché de prendre mes précautions.

— Comment cela ?

— Si tu trouves le papier, tu es capable de n'en rien dire.

— Hé ! fit Kéranou, c'est comme toi peut-être.

— C'est pour cela, dit Ramel, que nous n'allons plus nous quitter d'une semelle.

— Comme tu voudras.

— Et que nous allons faire en outre un petit bout d'écrit entre nous.

— Ah !

Les bons comptes font les bons amis. Viens.

Et Ramel reprit le chemin de la falaise, et par conséquent de Plouesnel.

Mais, comme ils franchissaient le seuil de la cour, ils entendirent le galop précipité d'un cheval et virent entrer Mériadec au grand golop en agitant son mouchoir.

Mériadec criait :

— Signalée ! signalée ! la *Belle-Héloïse* ; Cartahut revient ; réjouissez-vous, notre maître ! Vive Cartahut !...

Le vieux Cabestan, à sa fenêtre, pleurait de joie et murmurait :

— Mon Dieu ! faites que je vive deux jours encore.

V

LES PETITES CONDITIONS DE LOUDÉAC LE PILOTE

A onze heures et demie du soir, la petite ville de Saint-Malo était plongée dans le silence et les ténèbres.

Cependant, rue Jean-de-Châtillon, dans la haute ville, une fenêtre était encore éclairée, et celui qui se fût approché secrètement et se fût haussé sur la pointe du pied aurait pu voir à travers les rideaux de mousseline la belle Mlle Olympe Mignot qui faisait ses préparatifs de départ.

Elle avait écrit une lettre, qu'elle laissait tout ouverte sur une table, à l'adresse de sa mère.

Puis elle avait procédé à sa toilette, une vraie toilette de ville et qui ne laissait point supposer que la jeune fille allait s'embarquer dans un canot d'un faible tonnage, où certainement elle serait assaillie par l'eau de mer, car il n'était pas ponté.

Disons même en passant qu'il fallait toute l'audace et toute l'expérience du vieux marin Loudéac pour oser entreprendre une traversée comme celle de Jersey sur une embarcation deux fois plus petite que celles qui vont à Terre-Neuve, et qui cependant, ont souvent de la peine à tenir la mer.

Or, tandis que Mlle Olympe Mignot faisait ainsi ses préparatifs de départ, la porte de sa chambre s'ouvrit sans bruit, et la jeune fille laissa échapper un cri en voyant apparaître sa mère.

Elle s'attendait d'autant moins à cette visite nocturne, que la directrice des postes s'était mise au lit vers dix heures et demie en lui souhaitant le bonsoir.

Cette apparition s'expliquait néanmoins fort naturellement.

La vieille dame, prise d'insomnie, s'était relevée, et, apercevant sous la porte de sa fille un filet de lumière, elle était entrée.

D'abord elle ne remarqua point la toilette d'Olympe et elle lui dit :

— Comme tu te couches tard, mon enfant ?

Mais presque aussitôt elle s'aperçut que la jeune fille avait un chapeau sur sa tête.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? fit-elle en reculant d'un pas. Tu sors à cette heure ?

— Oui, ma mère, répondit froidement Olympe.

Olympe était, on a pu en juger, une fille d'énergie et que les résolutions subites n'effrayaient pas.

— Oui, ma mère, dit-elle, je sors et je ne rentrerai pas.

— Comment ! exclama la vieille dame, qui crut que sa fille était devenue folle.

En même temps elle aperçut la lettre ouverte sur la table et s'en empara.

— Oh ! fit-elle en y jetant les yeux, voilà qui est invraisemblable.

— Pourquoi cela, ma mère ?

— Parce qu'il n'y a pas de bateau à vapeur qui parte en pleine nuit.

— Non, dit froidement Olympe ; cette lettre n'avait d'autres but que de vous tranquilliser sur mon absence.

Je ne vais pas chez Mlle de Plélo.

— Et où vas-tu ?

La directrice des postes fit cette question avec une véritable anxiété.

Néanmoins on devinait que sa fille l'avait dès longtemps courbée sous sa volonté, et que si elle demandait des explications, c'était sans aucun espoir de combattre les résolutions d'Olympe, si étranges qu'elles pussent être.

Olympe s'assit et regarda sa mère avec calme.

— Ma mère, dit-elle, avez-vous jamais songé à mon avenir ?

— Que veux-tu dire ?

— J'ai dix-huit ans ; la vie de privations que nous menons me fait horreur. Je veux me marier, dit Olympe, je veux être riche.

La directrice des postes joignit les mains.

— Riche et grande dame, acheva Olympe.

— Mais tu es folle !

— Regardez-moi donc, ma mère ! Ai-je l'air d'une femme qui a perdu la raison ?

— Mais...

Olympe jeta un regard sur la pendule, qui venait de marquer la demie.

— Ma mère, dit-elle, je n'ai pas le temps d'entrer avec vous dans de longues explications. L'heure me presse et je suis même déjà en retard.

A moitié affolée, stupide, abasourdie, la vieille dame joignait les mains.

— Ma mère, reprit Olympe, je vais m'absenter pour quarante-huit heures. Si les voisins s'inquiètent de ne pas me voir, dites que je suis chez mon amie Mlle de Plélo ; et si vous-même ne savez où je vais, dites-vous que je reviendrai riche à millions, que nous aurons des chevaux et des voitures, que nous irons habiter Paris dans quelques mois, et que je vous ferai une vieillesse bien heureuse et bien tranquille, petite mère.

Sur ces mots, Olympe embrassa la bonne dame.

— Maintenant, ajouta-t-elle, ne m'en demandez pas davantage et laissez-moi partir.

Et Olympe se dégagea de l'étreinte de sa mère, qui essayait de la retenir, et fit un pas vers la porte.

Sur le seuil elle se retourna.

— Un mot encore, dit-elle.

La directrice des postes était plongée dans une stupeur profonde.

— Ma mère, reprit Olympe, rappelez-vous que la langue est le pire don fait à l'humanité en général et à la femme en particulier. Tâchez de tenir la vôtre jusqu'à mon retour; il ne faut pas compromettre mon avenir par vos commérages.

Et sur cette recommandation peu respectueuse, Olympe sortit.

Mme Mignot était comme pétrifiée. Elle n'eut ni la force de courir après sa fille, ni d'appeler leur unique et vieille servante bretonne pour lui venir en aide.

Olympe, après avoir jeté sur ses épaules une longue pelisse à capuchon, avait traversé tranquillement le vestibule, ouvert la porte, et l'avait ensuite tirée sur elle avec précaution.

La porte s'était refermée sans bruit.

Olympe descendit la rue Jean-de-Châtillon d'un pas rapide.

Quand elle fut au bout, elle vit une ombre s'agiter.

Cette ombre, dissimulée d'abord sous le porche d'une porte, vint se placer au milieu de la rue.

Puis elle fit un pas vers la jeune fille, et elle entendit une voix rude qui disait :

— Mille sabords ! les femmes ne sont jamais pressées d'embarquer.

— Loudéac ! fit Olympe à mi-voix.

— Présent ! dit le vieux marin.

Olympe ne jugea pas à propos de lui faire part de son entretien imprévu avec sa mère.

Et passant son bras sous le bras du pilote, elle lui dit :

Je vous ai fait attendre, mon vieil ami ; mais j'avais si peur de rencontrer des gens de ma connaissance en sortant trop tôt !

— Il n'y a pas de mal, dit Loudéac ; le vent s'est levé et il souffle de terre : nous irons à Jersey avec la vitesse d'un vapeur.

Ils cheminèrent silencieusement pendant quelques minutes.

— Passons au long des remparts pour descendre au port, dit enfin Loudéac. Ce n'est pas le chemin le plus court, mais nous pourrions jaser un brin.

Olympe tressaillit à ces mots.

Mais elle tressaillit d'aise et devina la pensée secrète de Loudéac.

En effet, depuis deux années passée, le vieux pilote avait préparé lentement, sagement, avec une persévérance inouïe, une ténacité sans exemple, l'événement qui était sur le point de s'accomplir.

Pourquoi ?

Quel mystérieux intérêt ce bonhomme portait-il donc à Olympe Mignot ?

Il demeurait dans la même maison, cela était vrai ; il venait même quelquefois le soir jouer au piquet ou au domino avec la directrice des postes.

Mais ces relations banales légitimaient-elles la conduite Loudéac ?

Assurément non.

Olympe Mignot était une intelligence supérieure, et, comme on le verra plus tard, d'autant plus pessimiste qu'elle était portée au mal.

Olympe eût volontiers ri au nez de ceux qui fussent

venus lui dire que les hommes sont naturellement bons, généreux et désintéressés.

Dès les premiers temps de sa mystérieuse intimité avec Loudéac, Olympe s'était dit :

Cet homme a un but, quel est ce but ? je l'ignore. Est-il simplement cupide ? ou bien est-il ambitieux ?

Olympe cherchait depuis deux années et ne trouvait pas.

Loudéac était un bonhomme au large sourire, aux mœurs simples, et qui paraissait content de son sort.

Une seule fois, Olympe avait surpris un éclair dans ses yeux, un éclair de colère et de regret, peut-être de sourde ambition.

C'était le 3 mai 184... ; le *Moniteur* arrivait avec la longue liste des décorations accordées à l'occasion de la fête du roi.

Un capitaine au long cours, un homme tout jeune et que Loudéac avait vu naître, figurait parmi les nouveaux chevaliers.

Loudéac eut un imperceptible haussement d'épaules, puis un seul mot :

— Trop jeune !

Mais dans ce mot il y avait un poème de regrets et de jalousie.

En effet, Loudéac, qui avait été un vaillant marin et avait servi son pays quarante années, n'était pas décoré.

Olympe tressaillit donc de joie.

— Ah ! pensa-t-elle, il va me faire des conditions, j'aime mieux cela. Il vaut toujours mieux savoir le prix que les gens mettent à leurs services.

Et quand ils cheminèrent dans le chemin de ronde des remparts, Loudéac lui dit :

— Ma petite demoiselle, quand vous serez madame Cartahut et que Cabestan sera mort, vous serez riche à plusieurs centaines de mille francs de rente.

— En vérité ? fit Olympe.

— Cartahut est un bon garçon, mais il est simple comme Cabestan, voyez-vous. Vous le mènerez par le bout du nez et vous en ferez ce que vous voudrez.

— Ah ! fit la jeune fille.

— Je me suis intéressé à vous, poursuivit Loudéac, parce que vous me faites l'effet d'être une maîtresse femme et que, lorsque vous vous mettrez quelque chose en tête, ce sera fait d'avance.

— Peut-être bien, dit-elle avec un sourire.

— Et j'ai compté sur vous pour me faire rendre justice.

— Parlez, dit-elle.

— En ce monde, poursuivit le pilote, un pauvre diable qui vit avec six cents livres de rente n'a aucun crédit.

— Je vous donnerai cent mille francs, deux cents, tout ce que vous voudrez, dit Olympe.

— Alors, dit le pilote, au lieu de m'appeler père Loudéac, on m'appellera monsieur.

— Très-bien, dit Olympe. Que voulez-vous encore ?

— Dans six mois, reprit le pilote, vous serez la reine de Saint-Malo ; vous donnerez des fêtes, et les amiraux de passage, le sous-préfet, le capitaine du port, seront très-honorés de venir vous y baiser les mains.

— Fort bien. Après ?

— Vous ferez d'eux tout ce que vous voudrez.

— Peut-être... dit-elle encore.

Et elle prononça ce mot avec une assurance qui fit bondir le cœur du vieux pilote.

— Je ne veux pas me vanter, continua Loudéac, mais il y a un tas de gens qui ont la croix...

— Vous l'aurez, dit Olympe.

— Bon ! fit-il. Quand j'aurai la croix, quand je serai relativement riche, quand on m'appellera monsieur Loudéac enfin, je m'en irai à Paris.

— Ah !

— J'irai voir le ministre de la guerre, mes états de services à la main.

— Et puis ?

— Et puis, dit froidement Loudéac, vous ferez travailler les amiraux et le sous-préfet et tous les gros bonnets de Saint-Malo en ma faveur.

— Que voulez-vous donc être ? demanda Olympe.

— Je veux être capitaine de port.

— Vous le serez.

Olympe parlait avec l'assurance d'une femme de ministre.

— Je vous crois, dit Loudéac, et il y a longtemps que je vous ai jugée.

— Ah ! vraiment.

— Sans cela, reprit-il avec cet air de bonhomie auquel tout Saint-Malo se trompait depuis si longtemps, sans cela je ne me serais pas mis dans votre jeu.

Olympe tressaillit. La nuit était claire, et le vieillard et la jeune fille se regardaient dans le blanc des yeux.

— On m'appelle le père Loudéac, le bonhomme Loudéac, un vieux loup de mer, reprit le bonhomme ; mais je suis malin et j'y vois clair.

— A mon tour, je vous crois, dit-elle.

— Or, je sais ce que vous pensez tout aussi bien que vous.

— Ah ! ah !

— Cartahut ne vous déplaît pas mais vous auriez mieux aimé M. de Gonidec.

— Taisez-vous, dit vivement Olympe.

— Bon ! dit le pilote, vous voyez que j'ai votre secret, — votre secret tout entier, — murmura-t-il en insistant sur ce mot.

— Au nom du ciel, taisez-vous ! dit Olympe avec un accent d'effroi.

— Oh ! reprit Loudéac, qui retrouva son air bonhomme, ce que je vous en dis, c'est à seule fin de vous prévenir que, si vous veniez à oublier vos promesses, j'aurais un moyen de vous les rappeler.

Et maintenant, embarquons, ma petite dame.

Ils étaient arrivés au port.

Loudéac fit entendre un coup de sifflet.

A ce bruit, un homme couché au fond d'une barque se leva.

— C'est Pornic, mon petit mousse, dit Loudéac ; et il donna la main à Olympe Mignot pour qu'elle put embarquer.

Quelques minutes après, le *Malouin*, ainsi se nommait le canot du pilote, hissait son foc et sa misaine, et bondissait sur la lame, le cap au nord, sur l'île Jersey.

Olympe allait devenir Mme Cartahut.

VI

COMMENT M. DE GONIDEC ET LE NOTAIRE RAGOULIN COMMENCENT A SE METTRE D'ACCORD.

Quarante-huit heures après, le *Belle-Héloïse* entra dans le port de Saint-Malo.

Depuis deux jours, les commentaires étaient allés bon train, et on s'était quelque peu étonné qu'un navire signalé par le sémaphore, à la pointe du Finistère, eût mis deux fois plus de temps qu'il n'en fallait pour doubler le cap breton.

Enfin le navire parut à l'entrée de la passe et la foule amassée sur les quais battit des mains.

Dans cette foule, nous eussions retrouvé une bonne partie des habitués qui, l'autre soir, jasaient au café des *Trois-Ancres* de la mystérieuse et invraisemblable fortune du vieux Cabestan et de sa tendresse pour Cartahut, le second de la *Belle-Héloïse*.

Le Parisien Charles Aubert disait :

— Je ne vois pas notre ami le pilote Loudéac.

— Loudéac n'est pas à Saint-Malo, répondit Simon Blanchemin le vieux marin.

— Il a pris la mer ?

— Oui.

— Quand donc ?

— Avant-hier soir ou hier matin, je ne sais pas au juste.

— Et où est-il allé ?

— Je ne sais pas ou plutôt je m'en doute, fit le bonhomme en élargissant de l'œil.

— Ah !

— Loudéac ne méprise aucun métier. Il va au secours d'un navire en détresse, mais il donne volontiers un coup de main à de pauvres contrebandiers...

— Compris, dit le Parisien. Et il n'est pas revenu ?

— Pas encore.

— A deux pas de Simon Blanchemin et de Charles Aubert, le capitaine au cabotage Michelin causait tranquillement avec M. de Gonidec, un des fiers et dédaigneux neveu de Cabestan.

— Eh ! disait le capitaine, vous ne vous intéressez pourtant guère, monsieur le vicomte, aux choses de la mer. Vous aimez mieux les chevaux de course, les belles filles et quelques bons mois de séjour à Paris, hein ?

— Cela est vrai, répondit le gentilhomme ; mais je vous jure que je prends plaisir aujourd'hui, un plaisir particulier, à voir entrer la *Belle-Héloïse*.

— Ah ! vraiment ?

— Il y a à bord des gens qui m'intéressent.

Le capitaine regarda curieusement M. de Gonidec.

Celui-ci avait aux lèvres un sourire ironique et quelque peu amer.

— Qui donc, demanda le capitaine, peut ainsi vous intéresser à bord de la *Belle-Héloïse* ?

— C'est mon secret, répondit Lucien de Gonidec, mais je veux bien vous en dire la moitié.

L'étonnement du capitaine parut augmenter.

— Figurez-vous, reprit M. de Gonidec, que j'ai eu, voici deux ans environ, une maîtresse à Saint-Malo. Elle était jeune, elle était jolie, elle paraissait ingénue et j'allais me mettre à l'aimer sérieusement, lorsque...

Ici M. de Gonidec s'arrêta brusquement et regarda le capitaine :

— Est-ce que vous croyez aux femmes, vous ? fit-il.

— Peuh ! répondit le capitaine, c'est selon... mais je n'en voudrais pas à mon bord dans tous les cas.

— Ah !

— Ça porte malheur...

— Bon ! alors écoutez mon histoire.

— Voyons, fit le capitaine.

— J'avais donc une jeune fille que j'aimais un peu déjà, lorsque je m'aperçus que je n'étais pas le maître absolu de son cœur.

— Ah !

— Nous étions deux à nous le partager, et devinez quel était mon rival.

Le capitaine Michelin regarda le gentilhomme avec un redoublement de curiosité.

— Un matelot ou quelque chose comme cela, acheva M. de Gonidec.

— Ah ! vraiment ?

— Et comme mon rival est à bord de la *Belle-Héloïse*... j'ai voulu le voir de près.

Et M. de Gonidec se mit à rire encore.

La foule devenait de plus en plus compacte.

La *Belle-Héloïse* était venue jetée l'ancre au milieu du port et avait mis son canot à la mer.

Dans ce canot on vit descendre alors un beau jeune homme de vingt ans, fière mine et grand air sous sa vareuse bleue et son chapeau ciré, et la foule battit des mains et cria :

— Vive Cartahut !

C'était Cartahut en effet, cet enfant d'adoption de Cabestan, que le vieux marin attendait avec tant d'impatience ;

Cartahut, qui fut entouré, fêté, acclamé au moment où il posa le pied sur le quai.

C'est que Cartahut était un enfant du pays et qu'il avait fait ses preuves déjà.

Sa poitrine était couverte de médailles de sauvetage, et l'on se souvenait à Saint-Malo du sang-froid et du courage qu'il avait déployés, deux années auparavant, en sauvant par une mer affreuse le petit brick *l'Armoricaïn* engagé au milieu des récifs, et qui n'avait plus à bord ni capitaine ni second.

Les autorités maritimes avaient même, à cette époque, demandé la croix pour Cartahut, mais on l'avait trouvé trop jeune.

Cartahut fut donc porté comme en triomphe du port à la place Duguay-Trouin, et par conséquent au café des Trois-Aneres.

— Mes amis, disait-il non sans émotion, je vous reviendrai ce soir, je vous le promets, et je vous offrirai un punch monstre, car je rapporte du rhum comme il n'y en a guère, même chez nos armateurs les plus huppés ; mais, pour le moment, laissez-moi m'échapper quelques heures et aller à Plouesnel, où Cabestan, mon bienfaiteur, m'attend avec impatience.

Tu boiras bien un verre de vieilles eau-de-vie avec nous, mon petit Cartahut, répondit le vieux Blanchemin en frappant sur l'épaule du jeune homme.

— Soit ! dit Cartahut, le coup de l'étrier.

Et il montrait deux petits chevaux bretons que le gars Mériadec tenait en main à la porte du café.

Cartahut, bon gré, mal gré, fut bien obligé d'entrer dans le café.

Et comme on lui versait à boire, Blanchemin dit encore.

— Cet imbécile de Loudéac qui n'est pas ici, lui qui voulait être le premier à te serrer la main !

— Et c'est ce qu'il a fait, dit Cartahut en riant.

— Qu'est-ce que tu nous chantes là, Cartahut mon mignon ? dit Simon Blanchemin.

— J'ai rencontré Loudéac en mer ; il est monté à bord et nous sommes embrassés.

— Il avait pourtant son idée, le vieux surnois ! murmura Blanchemin.

M. Lucien de Gonidec et le capitaine Michelin étaient entrés au café des Trois-Aneres.

Le premier avait donc entendu Cartahut qui disait avoir rencontré Loudéac en mer, et il n'avait pu s'empêcher de tressaillir.

Cartahut but donc à la hâte deux verres d'eau-de-vie, trinqua avec tout le monde, et dit :

— A ce soir, mes amis ?

Puis il enfourcha un des deux chevaux bretons, tandis que Mériadec sautait sur l'autre, et tous deux s'élançèrent au galop vers la porte de Bon-Secours.

— Eh bien ! dit alors le capitaine Michelin à M. de Gonidec, avez-vous vu votre rival !

— Non, dit froidement M. de Gonidec ; il sera resté à bord sans doute.

— Ah ! fit le capitaine, un moment je m'étais figuré...

— Quoi donc !

— Que ce rival pourrait bien être Cartahut.

— Vous vous trompiez, dit M. de Gonidec.

— Et que la personne... pouvait bien être...

— Vous auriez beau chercher, vous ne devinez pas.

Et comme M. de Gonidec faisait au capitaine Michelin cette réponse, un nouveau personnage l'aborda. C'était maître Ragoulin, le notaire de la rue Jean-de-Châtillon.

— Excusez-moi, monsieur le vicomte, dit-il, mais j'aurais deux mots à vous dire en particulier. Vous permettez, capitaine ?

— Faites, dit le capitaine Michelin, qui salua M. de Gonidec et se retira.

— Qu'avez-vous donc à me dire, Ragoulin ? demanda celui-ci.

— Des choses importantes, monsieur le vicomte.

— Ah ! bah !

Le notaire avait un air quelque peu mystérieux qui intriguait M. de Gonidec.

Aussi ce dernier le prit-il par le bras, et l'entraîna vers la porte, il lui dit :

— Parlez !

Ragoulin était un Bas-Normand qui avait passé le Couesnon pour venir en Bretagne, mais il avait conservé le caractère astucieux de sa nationalité.

— Monsieur le vicomte, dit-il, un homme qui a comme vous vingt-cinq ou trente mille livres de rentes fait fi d'un petit héritage, n'est-ce pas ?

Lucien de Gonidec tressaillit.

— Que voulez-vous dire ? fit-il.

— Excusez-moi si je vous parle de Cabestan... votre oncle...

M. de Gonidec fronça le sourcil.
 — Plouesnel et les terre qui l'entourent ne valent pas deux cent mille francs, poursuivit Ragoulin. Mettons que Cabestan meure sans tester, vous êtes tant de parents, de neveux et d'héritiers, que le morceau de chacun ne sera pas gros.
 — Aussi, fit M. de Gonidec, que Cabestan fasse ou non un testament...
 — Vous ne réclamerez rien ?
 — Absolument rien.
 Ragoulin haussa imperceptiblement les épaules.
 — Mais si Cabestan laissait huit millions derrière lui, peut-être réclameriez-vous ?
 Et Ragoulin regarda M. de Gonidec, qui avait fait un saut en arrière comme s'il eût reçu une décharge électrique en pleine poitrine.
 — Vous croyez donc aussi à ces sornettes du vieux marin ? fit le jeune gentilhomme éperdu.
 — Je n'y croyais pas hier.
 — Ah !
 — Ni ce matin.
 — Eh bien ?
 — A présent, je fais mieux qu'y croire, dit froidement Ragoulin, j'en suis sûr.
 M. de Gonidec, effaré, continuait à regarder le notaire et se demandait s'il n'était pas fou.
 Ragoulin reprit :
 — Monsieur le vicomte, de quelque endroit qu'il vienne, rappelez-vous que l'argent n'a pas d'odeur. Cabestan a fait la course, soit ; il a été négrier, je le veux bien ; mais enfin il va laisser huit millions.
 — Oh ! je ne puis y croire.
 — Je vous en donnerai la preuve en temps et lieu.
 — Oh ! par exemple !
 — Il va laisser huit millions, répéta tranquillement Ragoulin avec l'accent d'une conviction si profonde que M. de Gonidec lui dit avec émotion :
 — Mais à qui les laissera-t-il ?
 — Ni à vous, ni à Mme de Rochemine, ni à M. de Faustinières, ni à aucun de ses parents.
 — Alors...
 Ragoulin eut un de ces sourires qui doivent être familiers aux démons chargés de tenter les âmes.
 — Monsieur le vicomte, dit-il, on ne laisse pas un vieillard idiot déshériter sa famille.
 — Comment l'en empêcher ?
 — Hé ! hé ! il y a peut-être des moyens...
 — Ah ! fit M. de Gonidec.
 Et il leva sur Ragoulin un regard avide.
 Celui-ci poursuivit :
 — Il se forme une petite ligue, à cette heure même, à Saint-Malo et à Plouesnel.
 — Une ligue ?
 — Sous ma direction, monsieur le vicomte.
 Et Ragoulin prit une attitude orgueilleusement modeste.
 — Une ligue, poursuivit-il, dans laquelle entreront pour une part égale les parents, et pour une demi-part plein d'ingratitude.
 — Quels sont-ils ?
 — L'intendant Kéranou d'abord.
 — Et puis ?
 Et le valet de chambre Ramel.

M. de Gonidec eut un sourire de mépris.
 — Vous avez de jolies connaissances, Ragoulin, dit-il.
 — Quand on se bat, toute arme est bonne.
 — C'est selon.
 Et c'est au moins l'avis de M. de Faustinières, votre cousin.
 — Ah ! il en est ?
 — Oui, certes.
 M. de Gonidec hésitait encore.
 — Mais enfin, dit-il, supposons une chose.
 — Laquelle ?
 — C'est que Cabestan meure demain.
 — Bon !
 — Et qu'il ait fait un testament en faveur... de... de qui donc, au fait ?
 — De Cartahut.
 M. de Gonidec étouffa un cri, et un éclair de haine jaillit de ses yeux.
 — Ah ! c'est différent, dit-il.
 — Vous êtes de la ligue ?
 — Corps et âme.
 Ragoulin eut un sourire de triomphe.
 — Je savais bien, murmura-t-il, que je vous rangerais de mon avis.
 — Et vous me dites que Faustinières...
 — M. de Faustinières marchera avec nous.
 — Et encore, peut-être, ne sait-il rien, murmura M. de Gonidec, qui fit sans doute allusion aux amours d'Olympe Mignot et de Cartahut.
 A son tour, Ragoulin le regarda.
 — Que voulez-vous dire ? fit-il.
 — Oh ! je m'entends. C'est affaire entre Faustinières et moi. Et tenez, acheva M. de Gonidec, je vais chez lui de ce pas, car il m'attend.
 — Au revoir, Ragoulin !
 — Mais je vous reverrai, n'est-ce pas ?
 — Sans doute.
 — Quand ?
 — Ce soir.
 — Où donc ?
 — Là, au café des Trois-Ancre.
 Et M. de Gonidec s'éloigna d'un pas rapide et prit le chemin de la haute ville, où M. de Faustinières avait son logis.

FIN DU SIXIÈME CHAPITRE

*Pour paraître dans le prochain numéro***LES CONFIDENCES DE CABESTAN**

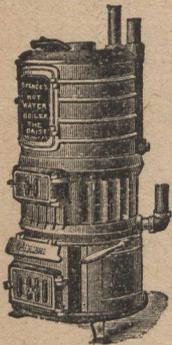
LE PROCHAIN NUMÉRO AURA 20 PAGES

En cour de circuit.

Un avocat interrogé comme témoin dans une cause une vieille commère du faubourg Québec :—

— Que pensez-vous de la véracité du témoin X..... qui vous a précédée dans cette boîte ?

— De la véracité ! il doit en avoir : c'est un homme qui rendre très tard toutes les nuits. Ça fait beaucoup de peine à sa femme.



MARIER & DAVID,

No. 47 RUE BONSECOURS

MONTREAL

Ferblantiers, Plombiers et Couvreur
Poseurs d'appareils a chauffage.

Ils se chargent de tout ouvrages tels que :
Couverture en ardoise, en ferbanc, en tole galvanisée et tout espèce de réparations a des prix très modérés.

SPÉCIALITÉ :

Pour la pose et les réparations de fournaies a eau chaude, à vapeur, haute et basse pression et fournaise a l'air chaud.

C. A. MARCHAND

IMPRIMEUR & RELIEUR

Toutes espèces d'impressions exécutés à bien bon marché.

Tels que : Cartes de visite, Cartes d'affaires, Programmes, etc., etc.

SPÉCIALITÉ :

Factums imprimés d'après les règles de Cour

TERRAIN A VENDRE

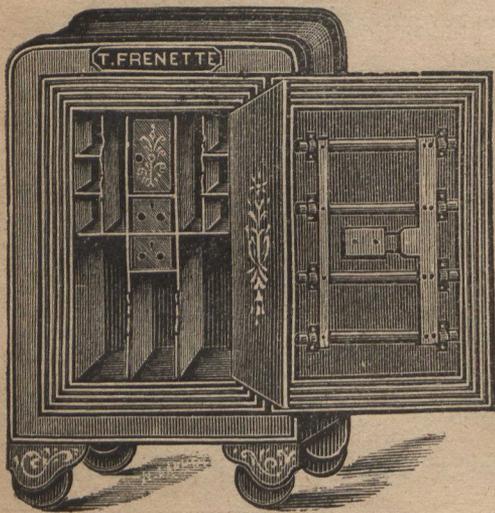
AVENUE DU BOIS DE BOULOGNE

Beau terrain a vendre de 50 pieds de front par 75 pieds de profondeur. Ayant été payé \$200.00 sera vendu pour \$140.00
Pour conditions s'adresser au No 38 Cote St. Lambert

VITRINES A VENDRE

2 belles vitrines de 3 x 2½ nickelées un ans de service.
S'adresser au No. 38 cote St. Lambert.

T. FRENETTE & CIE.

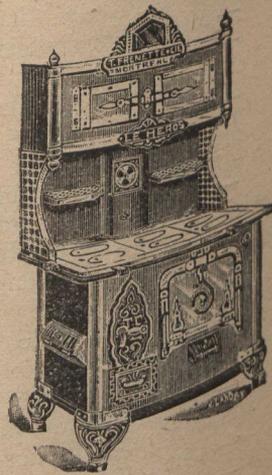


Manufacturiers

DE COFFRE-FORT
PORTE DE VOUTE
ET POELE de Cuisine

EN ACIER

Fait d'après les derniers modèles etc., etc.



372 — RUE CRAIG, — 372

(EN FACE DU CARRÉ VIGER)

Telephone des Marchands 372

MONTREAL.